

blé et jachère; sur quoi ils disent : « Le fumier fait plus de miracles que les saints. » On tient la vigne très-basse.

La position d'Alcarno est admirable, sur la hauteur, à quelque distance du golfe. La grandeur du paysage nous attirait : de hauts rochers, de profondes vallées, mais de l'espace et de la diversité. Derrière Montréal, on pénètre dans une belle et double vallée, au milieu de laquelle s'avance encore une arête rocheuse. Les champs fertiles déploient leur calme verdure, tandis qu'au bord du large chemin, les touffes d'arbustes et de buissons sauvages brillent de fleurs luxuriantes; le baguenaudier est tout jaune de fleurs papillonées; pas une feuille verte ne se montre; les buissons d'aubépine se touchent l'un l'autre; les aloès lèvent la tête et annoncent la floraison; de riches tapis de trèfle amarante, l'ophrys-mouche, la rose des Alpes, la jacinthe aux cloches fermées, la bourrache, l'ail, l'asphodèle. L'eau qui descend de Ségeste apporte avec les cailloux calcaires beaucoup de pierre cornée en galets. Ils sont très-compactes, bleu foncé, rouges, jaunes, bruns, des nuances les plus diverses.

Ségeste, vendredi 20 avril 1787.

Le temple de Ségeste n'a jamais été achevé, et l'on n'a jamais égalisé la place qui l'entoure; on s'est borné à aplanir le contour où les colonnes devaient être érigées, car, aujourd'hui encore, les degrés sont en quelques endroits enfoncés de neuf ou dix pieds en terre, et il n'y a point de colline aux environs, d'où les pierres et la terre auraient pu descendre. D'ailleurs les pierres sont couchées dans leur position la plus naturelle, et l'on ne trouve aucunes ruines.

Les colonnes sont toutes debout. Deux, qui étaient tombées, ont été relevées récemment. Les colonnes devaient-elles avoir des socles? C'est là une chose difficile à décider et qui ne peut être rendue claire sans dessin. Tantôt il semble que la colonne repose sur la quatrième marche, mais il faut alors redescendre d'une marche pour entrer dans le temple; tantôt la marche supérieure est coupée, et il semble alors que les colonnes aient une base; tantôt ces intervalles sont remplis, et nous rentrons dans le premier cas. C'est aux architectes à déterminer la chose plus exactement.

Les faces latérales ont douze colonnes sans celles des angles; les faces antérieure et postérieure, six avec les colonnes angulaires. Les saillies au moyen desquelles on transporte les pierres ne sont pas coupées aux marches du temple : preuve que le temple n'a pas été achevé. Mais le sol en présente la plus forte preuve : sur les côtés il est couvert de dalles en quelques endroits, tandis que, dans le milieu, la roche calcaire brute est plus haute que le niveau de la partie dallée; il ne peut donc jamais avoir été revêtu de dalles. On ne voit non plus aucune trace de salle intérieure. Il est plus manifeste encore que le temple n'a jamais été enduit de stuc, et l'on peut supposer que c'était l'intention de l'architecte. Les trapèzes des chapiteaux offrent des saillies auxquelles le stuc devait peut-être s'appliquer. Le tout est bâti d'une pierre calcaire analogue au travertin, et maintenant très-rongé. La restauration de 1781 a fait beaucoup de bien à l'édifice. La coupe qui unit les parties est simple, mais belle. Je n'ai pu trouver les grandes pierres dont parle Riedesel : on les a peut-être employées pour la restauration des colonnes.

La position du temple est remarquable : à l'extrémité supérieure d'une longue et large vallée, sur une colline isolée et pourtant entourée de rochers, il domine au loin de vastes campagnes, mais il n'a qu'une échappée sur la mer. La contrée offre l'image immobile d'une triste fertilité; tout est cultivé, et l'on ne voit d'habitation presque nulle part. D'innombrables papillons voltigeaient sur des chardons fleuris. Du fenouil sauvage, haut de huit ou neuf pieds, et desséché, restait encore de l'année précédente en grande abondance et dans un ordre apparent, en sorte qu'on aurait pu le prendre pour les alignements d'une pépinière. Le vent murmurait dans les colonnes comme dans un bois, et les oiseaux de proie planaient sur l'entablement en poussant des cris.

La fatigue que nous avons essuyée à parcourir les ruines non apparentes d'un théâtre nous a ôté l'envie de visiter celles de la ville. Au pied du temple se trouvent de grands fragments de pierre cornée, et le chemin d'Alcarno est mêlé d'une infinité de ces galets. Une partie se réduit en terre siliceuse, qui rend ce sol plus léger. J'ai observé sur le fenouil vert la différence

des feuilles inférieures et supérieures, et pourtant c'est toujours le même organe, qui passe de la simplicité à la diversité. On se livre ici au sarclage avec assiduité; les cultivateurs parcourent toute la campagne comme dans une battue. On voit aussi des insectes. A Palerme, je n'avais observé que des vers luisants. Les sangsues, les limaces, les lézards, n'ont pas de plus belles couleurs que les nôtres; ils ne sont même que grisâtres.

Castel-Vetrano, samedi 21 avril 1787.

D'Albano à Castel-Vetrano on côtoie des montagnes calcaires, en suivant des collines siliceuses. Entre les montagnes calcaires, escarpées, stériles, sont de grandes vallées onduleuses, toutes cultivées, mais presque sans arbres. Les collines siliceuses sont pleines de grands cailloux, qui annoncent d'anciens courants de mer. Le sol est heureusement mélangé, plus léger qu'auparavant, à cause de la présence du sable. Nous avons laissé Salemi à une lieue sur la droite. Nous traversions des roches de gypse qui recouvrent la chaux. Le terrain est toujours plus heureusement mélangé. On voit dans le lointain la mer à l'occident. Au premier plan, le sol est partout montueux. Nous avons trouvé les figuiers reverdis. Mais ce qui excitait notre admiration, c'étaient les masses infinies de fleurs qui s'étaient établies sur la route, d'une largeur excessive, et qui se distinguaient et se succédaient en grandes surfaces émaillées, contiguës les unes aux autres : les plus beaux liserons, les hibiscus et les mauves, toute sorte de trèfles, régnaient tour à tour, et, dans les intervalles, l'ail et les touffes de galéga. On chevauchait à travers ce brillant tapis en suivant les étroits sentiers qui se croisaient en nombre infini. Dans ces prairies paisibles de belles vaches rouge brun : elles ne sont pas de grande taille, mais très-bien faites; elles ont surtout de très-jolies petites cornes.

Les montagnes au nord-est forment une chaîne; un seul sommet, le COUNIGLIONE, se dégage du milieu. Les collines siliceuses sont pauvres en eau; les pluies y doivent d'ailleurs être rares; on ne trouve point de ravines ni d'alluvions.

Il m'est arrivé cette nuit une singulière aventure. Très-fatigués, nous nous étions jetés sur nos lits dans un gîte, il faut

le dire, assez peu élégant. Je m'éveille à minuit, et je vois sur ma tête la plus agréable apparition : une étoile si belle, que je croyais ne l'avoir jamais vue. Je me délectais à contempler cet objet aimable et de bon augure : mais bientôt ma douce lumière disparaît et me laisse seul dans les ténèbres. Enfin, au point du jour, j'ai découvert la cause de ce prodige. Le toit était percé, et une des plus belles étoiles du ciel avait passé à ce moment par mon méridien. Cependant les voyageurs expliquèrent avec confiance cet événement en leur faveur.

Sciacca, dimanche 22 avril 1787.

La route, jusqu'ici sans intérêt pour le minéralogiste, se poursuit toujours sur des collines de silex. On arrive au bord de la mer. Là se dressent de distance en distance des rochers calcaires. Toute la plaine est d'une immense fertilité; l'orge et l'avoine sont de la plus belle venue; on cultive la soude kali; les aloès ont déjà poussé leurs pédoncules plus haut qu'hier et avant-hier. Les trèfles de toute espèce ne nous ont pas quittés. Nous avons fini par arriver à un petit bois touffu. Les plus grands arbres étaient pourtant isolés. Enfin voilà aussi des liéges!

Agrigente, lundi 23 avril 1787.

De Sciacca jusqu'ici, une forte journée de route. D'abord avant Sciacca, nous avons visité les bains. Une source chaude jaillit du rocher, avec une très-forte odeur de soufre. L'eau a une saveur très-saline, mais non putride. L'exhalaison sulfureuse ne se développerait-elle pas au moment de la sortie? Un peu plus haut est une source froide sans odeur. Au sommet se trouve le couvent, où sont les étuves : une épaisse vapeur s'en élève dans l'air pur.

Agrigente, 24 avril.

Le printemps ne s'est pas offert à nos yeux, de toute notre vie, aussi admirable qu'aujourd'hui au lever du soleil. Le moderne Girgenti est bâti sur la hauteur où s'élevait l'antique forteresse, dans une enceinte assez grande pour contenir une population. Nous voyons de nos fenêtres la vaste pente, doucement inclinée, de l'ancienne cité, toute couverte de jardins et de vignes, sous la verdure desquelles on soupçonnerait à peine

une trace d'anciens quartiers d'une ville jadis grande et peuplée. On voit seulement s'élever, vers l'extrémité méridionale de cette plaine verte et fleurie, le temple de la Concorde ; à l'est, quelques ruines du temple de Junon ; les ruines d'autres édifices sacrés, qui sont en ligne droite avec les précédentes, ne sont pas remarquées d'en haut, et l'œil se hâte de chercher au delà, vers le sud, la plage unie, qui occupe encore une demi-lieue, jusqu'à la mer. Il nous a été interdit de descendre aujourd'hui sous les ombrages, dans ces espaces où brillent tant de verdure et de fleurs et qui promettent tant de fruits, car notre guide, bon petit ecclésiastique, nous a demandé avant tout de consacrer ce jour à la ville.

Il nous a fait d'abord admirer les rues très-bien bâties, puis il nous a menés sur des points élevés, où la vue, plus étendue encore, en devient plus magnifique ; après cela, dans la cathédrale, où nous attendait une grande jouissance d'artiste. Cette église renferme un sarcophage d'une bonne conservation, qu'on a sauvé en le transformant en autel. Hippolyte, avec ses compagnons de chasse et ses chevaux, est arrêté par la nourrice de Phèdre, qui veut lui remettre des tablettes. L'objet principal était de représenter de beaux jeunes hommes : aussi la vieille, tout à fait petite et naine, est-elle placée parmi les autres figures comme un accessoire qui ne doit rien troubler. Je n'ai rien vu, ce me semble, de plus beau en demi-relief. Et l'ouvrage est parfaitement conservé. Je le regarde provisoirement comme un modèle de la plus gracieuse époque de l'art grec. Nous avons été ramenés à des temps plus anciens en observant un vase précieux de grande dimension et parfaitement conservé. Bien des restes de l'architecture antique se sont en outre glissés çà et là dans l'église moderne.

Comme il n'y a point d'auberge ici, une obligeante famille nous a ouvert sa demeure et nous a cédé une haute alcôve, attenante à une grande chambre. Un rideau vert sépare nos personnes et nos bagages des membres de la famille, qui fabriquent dans la chambre des vermicelles de l'espèce la plus blanche, la plus délicate, et qui se vendent le plus cher, lorsqu'après avoir reçu la forme de tuyaux allongés, ils sont roulés sur eux-mêmes sous les doigts effilés des jeunes filles et reçoivent

vent la forme de limaçons. Nous avons pris place auprès de ces aimables enfants, et nous nous sommes fait expliquer le procédé. Nous avons appris que ces pâtes sont fabriquées avec le froment le meilleur et le plus pesant, qu'on nomme *grano forte*. Il y faut plus de travail de la main que de machines et de formes. On nous apprêta aussi d'excellents macaronis, en témoignant le regret de n'avoir pas dans ce moment à la maison, même pour un plat, de la qualité la plus parfaite, qui ne peut être fabriquée hors d'Agrigente, ou même hors de leur maison. Ceux qu'on nous servit semblaient sans pareils pour la blancheur et la délicatesse.

Pendant toute la soirée, notre guide a su calmer encore l'impatience qui nous poussait du côté d'en bas, en nous ramenant sur la hauteur pour nous faire jouir des plus magnifiques points de vue, et nous développer la situation de toutes les choses remarquables que nous verrons demain.

Agrigente, mercredi 25 avril 1787.

Au lever du soleil, nous sommes descendus des hauteurs, et, à chaque pas, nous nous sommes vus entourés de scènes plus pittoresques. Avec le sentiment qu'il nous rendait le meilleur service, le petit homme nous a fait passer, sans nous arrêter, à travers la plus riche végétation, devant mille détails, dont chacun offrait la scène d'une idylle. Ces effets résultent en grande partie de l'inégalité du sol, qui se déroule à plis onduleux sur des ruines cachées.

Ces ruines pouvaient se couvrir assez promptement de terres fertiles, les anciens édifices étant construits d'un léger tuf coquillier. Nous sommes arrivés de la sorte à l'extrémité orientale de la ville, où les ruines du temple de Junon se dégradent chaque année davantage, parce que l'air et le mauvais temps rongent la pierre poreuse. Nous ne voulions aujourd'hui que voir les choses à la course, mais Kniep a déjà choisi ses points de vue pour demain.

Le temple s'élève sur un rocher qui tombe en efflorescence. De là, les murs de la ville s'étendaient à l'orient sur un lit calcaire, taillé à pic au-dessus de la plage unie, qu'à une époque plus ou moins reculée, la mer avait abandonnée, après avoir

formé des roches dont elle baignait le pied. Les murs étaient en partie taillés dans le roc, en partie construits de matériaux qu'on en avait tirés; derrière les murs s'élevaient les temples rangés à la file. Il ne faut donc pas s'étonner que, vues de la mer, la ville basse, la partie qui s'élevait par degrés et celle qui était la plus haute, présentassent un aspect imposant.

Le temple de la Concorde a résisté à l'effet des siècles. Son architecture svelte le rapproche déjà de notre mesure de l'agréable et du beau. Il est aux temples de Pæstum ce qu'est la figure des dieux à celle des géants. Je ne veux pas me plaindre de ce qu'on a exécuté sans goût le projet louable de restaurer ces édifices, en remplissant les brèches avec du plâtre d'une blancheur éblouissante. Par là on peut dire que le monument se présente encore à l'œil comme une ruine. Qu'il eût été facile de donner au plâtre la couleur de la pierre effleurie! Quand on voit avec quelle facilité se détache le calcaire coquillier des colonnes et des murs, on s'étonne qu'il ait duré si longtemps.

Mais les constructeurs, espérant une postérité pareille à eux-mêmes, avaient trouvé un préservatif: on voit encore sur les colonnes les restes d'une fine crépissure, qui flattait l'œil et qui devait garantir la durée.

Nous avons fait notre deuxième station devant les ruines du temple de Jupiter. Elles s'étendent au loin, comme les ossements d'un colossal squelette, au dedans et au dehors de plusieurs petites possessions, coupées de haies, couvertes de plantes hautes et basses. Toute forme a disparu de ces décombres, excepté un triglyphe énorme et un fragment d'une colonne de même proportion. J'ai mesuré le triglyphe avec mes bras étendus et je n'ai pu l'embrasser. Pour la cannelure de la colonne, voici ce qui peut en donner une idée: en m'y tenant debout, je la remplissais comme une petite niche, touchant les deux côtés avec mes épaules. Vingt-deux hommes placés en rond les uns à côté des autres formeraient à peu près la circonférence d'une pareille colonne. Nous nous sommes éloignés avec le sentiment désagréable qu'il n'y avait là rien à faire pour le dessinateur.

Le temple d'Hercule, au contraire, laisse apercevoir encore des traces de son ancienne symétrie. Les deux rangées de colonnes qui accompagnaient le temple de part et d'autre, étaient

gisantes dans le même alignement, comme couchées ensemble tout d'un coup, du nord au sud, inclinées les unes vers le haut, les autres vers le bas d'une éminence. Celle-ci a pu se former par la chute du temple. Vraisemblablement, les colonnes, tenues ensemble par l'entablement, s'écroulèrent tout d'un coup, renversées peut-être par un ouragan; elles sont encore couchées régulièrement, et montrent dans leurs brisures les fragments dont elles étaient composées. Pour dessiner exactement cet objet remarquable, Kniep taillait déjà en idée ses crayons. Le temple d'Esculape, ombragé du plus beau caroubier et presque enmuré dans une petite maison champêtre, offre un gracieux tableau.

De là, nous sommes descendus au tombeau de Théron, et ce monument, que nous avons vu si souvent reproduit par le dessin, nous a offert un spectacle d'autant plus agréable, qu'il servait de premier plan à une merveilleuse perspective, car la vue portait de l'occident à l'orient, jusqu'au lit de rochers sur lequel paraissaient les ruines des murs de la ville, et à travers et par-dessus les restes des temples. Cette vue est devenue sous la main savante de Hackert un charmant tableau. Kniep ne manquera pas non plus d'en prendre une esquisse.

Agrigente, jeudi 26 avril 1787.

A mon réveil, Kniep était déjà prêt à faire son voyage de dessinateur avec un jeune garçon qui devait lui montrer le chemin et porter son album. J'ai joui, à la fenêtre, d'une magnifique matinée, ayant à côté de moi mon ami secret, silencieux, mais non pas muet. Une crainte pieuse m'a empêché jusqu'à présent de nommer le mentor que j'observe de temps en temps de l'œil et de l'oreille: c'est l'excellent de Riedesel, dont je porte le petit livre sur mon cœur comme un bréviaire ou un talisman. Je me suis toujours miré très-volontiers dans les natures qui possèdent ce qui me manque, et c'est ici le cas: résolution tranquille, sûreté du but, moyens, connaissances et préparatifs nettement conçus et convenables; relations intimes avec un maître excellent, avec Winckelmann: tout cela me manque, avec tout ce qui en découle. Et pourtant je ne puis me faire un crime de chercher à m'emparer par surprise, par

force et par adresse, de ce qui m'a été refusé pendant ma vie par la voie ordinaire. Puisse cet homme excellent apprendre en ce moment, dans le tumulte du monde, comment un successeur reconnaissant célèbre ses mérites, seul dans le lieu solitaire qui avait aussi pour lui tant d'attraits, qu'il désirait même y passer ses jours, oublié des siens et les oubliant.

J'ai parcouru ensuite nos chemins d'hier avec mon petit ecclésiastique, observant les objets de divers côtés, et visitant çà et là mon laborieux ami. Mon guide m'a rendu attentif à une belle institution de l'ancienne cité. Dans les rochers et les murailles massives qui lui servaient de boulevards, se trouvent des sépultures, vraisemblablement destinées aux bons et aux braves. Où pouvaient-ils être mieux placés pour leur propre gloire et pour entretenir une émulation éternelle ?

Dans le grand espace qui sépare les murs de la mer, se trouvent les restes d'un petit temple, conservé comme chapelle chrétienne. Là encore, les demi-colonnes sont admirablement liées avec les pierres de taille des murs et agencées avec elles. L'œil est charmé. On croit sentir exactement le point où l'ordre dorique est arrivé à sa parfaite mesure. Nous avons observé d'ailleurs nombre de monuments antiques sans apparence ; puis, avec plus d'attention, la manière actuelle de conserver le blé sous terre dans de grandes voûtes murées. Le bon vieillard m'a conté bien des choses sur l'état civil et ecclésiastique : à l'entendre, rien ne faisait des progrès sensibles. Cette conversation s'accordait fort bien avec ces ruines, qui tombent sans cesse en poussière.

Les couches de calcaire coquillier inclinent toutes vers la mer : bancs de rochers singulièrement rongés par derrière et par en bas, et dont les parties antérieures et supérieures sont à demi conservées, ce qui leur donne l'apparence de franges pendantes.

Haine des Français, parce qu'ils sont en paix avec les Barbaresques, et qu'on les accuse de trahir les chrétiens pour les infidèles.

Il y avait de la mer à la ville une porte antique, taillée dans le roc. Les murs, encore subsistants, sont fondés par degrés sur les rochers.

Notre cicérone se nomme Don Michel Vella, antiquaire, demeurant chez maître Gerio, près de Sainte-Marie.

Voici comment on s'y prend pour planter les fèves de marais. On fait des trous en terre à une distance convenable les uns des autres ; on y jette une poignée de fumier, on attend la pluie, et puis on sème les fèves. On brûle les tiges, et, avec la cendre qui en provient, on lave le linge. On n'y emploie point de savon. On brûle aussi le brou des amandes, et l'on s'en sert au lieu de soude. On lave d'abord le linge dans l'eau et ensuite avec cette lessive.

Voici la succession de leurs cultures : fèves, froment, *tumenia*. La quatrième année on laisse la terre en jachère. Quand je parle de fèves, ce sont les fèves de marais que j'entends. Leur blé est d'une extrême beauté. La *tumenia*, dont le nom paraît dériver de *bimania* ou *trimenia*, est un don précieux de Cérès. C'est une espèce de blé d'été, qui est mûr en trois mois. On le sème du premier janvier jusqu'au mois de juin, et il est toujours mûr au bout de ce terme. Il n'a pas besoin de beaucoup de pluie, mais d'une forte chaleur. Sa feuille est d'abord très-délicate, mais elle atteint le froment et finit par devenir très-forte. On sème le blé en octobre et novembre ; il est mûr en juin. L'orge semée au mois de novembre est mûre au commencement de juin, plus tôt vers la côte, plus tard dans la montagne. Le lin est déjà mûr. L'acanthé a déployé ses feuilles superbes. La *salsola fruticosa* a une végétation luxuriante. Sur les collines incultes croît une riche esparcette. Elle est affermée par lots, et portée en bottes à la ville. C'est aussi en bottes qu'on vend l'avoine ; on la sépare du blé par le sarclage. Si l'on veut planter des choux, on fait dans le terrain de jolis sillons avec de petits bords pour la facilité de l'arrosage. Les figuiers étaient tous feuillés et les fruits avaient noué : ils sont mûrs à la Saint-Jean. L'arbre fructifie alors une seconde fois. Les amandiers étaient chargés de fruits. Un caroubier émondé portait une infinité de cosses. Les raisins qu'on mange sont cultivés en treilles soutenues par de hauts piliers. On plante en mars les melons, qui sont mûrs en juin. Ils croissent gaiement dans les ruines du temple de Jupiter sans aucune trace d'humidité. Le voiturin mangeait de grand appétit des artichauts et des choux-raves crus, mais il faut

convenir qu'ils sont beaucoup plus délicats et plus savoureux que les nôtres. Quand on traverse les champs, les paysans permettent de manger autant qu'on veut des jeunes fèves de marais.

Comme je remarquais des pierres noires et compactes, qui ressemblaient à une lave, l'antiquaire me dit qu'elles venaient de l'Etna, qu'il s'en trouvait de pareilles au port ou plutôt au mouillage.

Il n'y a pas beaucoup d'oiseaux dans ce pays. On voit des cailles. Les oiseaux de passage sont les rossignols, les alouettes et les hirondelles. Les *rinnine*, petits oiseaux noirs qui viennent du Levant, s'apparient en Sicile et vont plus loin ou s'en retournent; les ridennes viennent d'Afrique en décembre et janvier, s'abattent sur l'Acragas et, de là, se retirent dans les montagnes.

Encore un mot sur le vase de la cathédrale. On y voit un héros équipé complètement; on dirait un étranger devant un vieillard assis, qui est caractérisé comme roi par le sceptre et la couronne. Derrière lui est une femme, la tête baissée, la main gauche sous le menton, dans l'attitude de la réflexion attentive. Vis-à-vis, derrière le héros, un vieillard, aussi couronné. Il parle à un homme qui porte une lance, et qui peut être de la garde du corps. Le vieillard semble avoir introduit le héros, et dire au garde : « Laissez-le parler au roi. C'est un brave homme. » Le rouge semble être le fond de ce vase, et le noir un enduit. Ce n'est qu'au vêtement de la femme que le rouge semble mis sur le noir.

Agrigente, vendredi 27 avril 1787.

Si Kniep veut exécuter tous ses projets, il faut qu'il dessine sans relâche, tandis que je me promène avec mon vieux petit guide.

Nous sommes allés du côté de la mer, d'où Agrigente, comme les anciens nous l'assurent, se présentait fort bien. Mon regard fut attiré sur l'étendue des flots, et mon guide me fit observer une longue traînée de nuages, qui, semblables à une chaîne de montagnes, paraissaient reposer au midi sur la ligne de l'horizon : ils indiquaient, me dit-il, la rive d'Afrique. J'ob-

servai cependant avec surprise un autre phénomène. C'était un arc étroit, formé d'un léger nuage, qui, appuyant une de ses extrémités sur la Sicile, se courbait dans le ciel bleu, d'ailleurs tout à fait pur, et semblait poser son autre bout sur la mer au midi. Brillamment coloré par le soleil, et paraissant d'ailleurs peu mobile, il offrait à l'œil un spectacle aussi singulier que charmant. On m'a assuré que cet arc était exactement dans la direction de Malte, et qu'il appuyait probablement sur cette île son autre pied; que ce phénomène se reproduisait quelquefois. Il serait assez étrange que la force d'attraction mutuelle des deux îles se manifestât de la sorte dans l'atmosphère.

Cette conversation a été pour moi une occasion de me demander encore si je devais renoncer à mon projet de visiter l'île de Malte. Mais j'y vois toujours les mêmes difficultés et les mêmes dangers, et nous avons résolu de garder notre voiturin jusqu'à Messine. Au reste, c'est encore un caprice qui a réglé notre conduite : jusqu'à ce jour j'avais peu vu en Sicile de contrées fertiles en blé; ensuite l'horizon était partout borné par des montagnes lointaines ou rapprochées, en sorte que l'île paraissait manquer tout à fait de plaines, et nous ne comprenions pas comment Cérès avait pu favoriser si particulièrement ce pays. Aux informations que je pris là-dessus, on répondit que pour m'expliquer la chose, au lieu de gagner Syracuse, je devais prendre à travers le pays, où je rencontrerais des champs de blé en abondance. Nous avons obéi à cette invitation de laisser Syracuse, n'ignorant pas qu'il ne restait guère de cette grande cité que son illustre nom. D'ailleurs nous pouvions aisément la visiter de Catane.

Caltanissetta, samedi 28 avril 1787.

Aujourd'hui nous pouvons dire enfin que nous avons vu de nos yeux comment la Sicile a pu mériter l'honorable surnom de grenier de l'Italie. A quelque distance d'Agrigente, ont commencé les terres fertiles. Ce ne sont pas de grandes plaines, mais des croupes de montagnes et de collines doucement inclinées les unes vers les autres, et entièrement couvertes de froment et d'orge, qui présentent à l'œil un immense tableau de fertilité. Le sol consacré à ces cultures est tellement utilisé et ménagé, qu'on ne voit nulle part un arbre, et même tous les petits

villages, toutes les habitations, sont situés sur le haut des collines, où une suite de rochers calcaires rend d'ailleurs le sol infertile. C'est là que les femmes demeurent toute l'année, occupées à filer et tisser, tandis que les hommes, à l'époque des travaux champêtres, ne passent chez eux que le samedi et le dimanche. Les autres jours, ils demeurent en bas, et se retirent la nuit dans des huttes de roseaux. Notre désir était donc comblé jusqu'à satiété; nous aurions voulu avoir le char ailé de Triptolème pour échapper à cette uniformité.

Nous avons chevauché par un ardent soleil à travers ces déserts fertiles, et nous nous sommes félicités d'arriver enfin à Caltanissetta, ville bien située et bien bâtie, mais où nous avons de nouveau cherché inutilement une auberge tolérable. Nos mulets sont logés dans des écuries superbement voûtées; les valets dorment sur le trèfle qui est destiné aux bêtes : quant à l'étranger, il doit se pourvoir de tout lui-même.

Une chambre se trouve à notre disposition : il faut d'abord la faire nettoyer. Il n'y a point de chaises, point de bancs; on s'assied sur des chevalets de bois dur. Point de table non plus. Si l'on veut faire de ces chevalets la base d'un lit, on va chez le menuisier et on loue autant de planches qu'il est nécessaire. Le grand sac de cuir que nous a prêté Hackert nous vient très à propos cette fois, et nous commençons par le remplir de paille hachée. Avant tout, il a fallu pourvoir à notre nourriture, nous avons acheté une poule en chemin. Le voiturin était allé acheter du riz, du sel et des épices : mais, comme cet endroit était tout nouveau pour lui, on fut longtemps sans savoir où la poule serait cuite : à l'auberge même, on ne trouvait pas les facilités nécessaires. Enfin un bon vieux bourgeois se prêta à fournir pour un prix raisonnable le foyer et le bois, les ustensiles de cuisine et de table, et, en attendant que le dîner fût prêt, il nous promena dans la ville, puis enfin sur la place, autour de laquelle les plus notables habitants étaient assis à la manière antique, et s'entretenaient et voulurent s'entretenir avec nous. Nous avons dû leur parler de Frédéric II, et l'intérêt qu'ils prenaient à ce grand roi était si vif que nous leur avons caché sa mort, pour ne pas encourir par cette mauvaise nouvelle la haine de nos hôtes.

A gauche, dans le lointain, on remarquait la haute montagne voisine de Camerata, et un autre sommet semblable à une quille écourtée. Pas un arbre à voir pendant la grande moitié du chemin. Les blés étaient superbes, quoique moins hauts qu'à Agrigente et au bord de la mer, mais aussi nets qu'il est possible. Dans des champs immenses, aucune mauvaise herbe. D'abord nous n'avons vu que des champs verdoyants, puis des champs labourés, et, dans les lieux humides, quelques prairies. On rencontre aussi des peupliers. En sortant d'Agrigente, nous avons vu des pommes et des poires, puis quelques figes sur les hauteurs et aux alentours des rares villages.

Ces trente milles, avec tout ce que j'ai pu reconnaître à droite et à gauche, se composent de calcaire ancien et nouveau, entremêlé de gypse. C'est à l'efflorescence et à l'action réciproque de ces trois éléments que le sol doit sa fertilité. Il contient, je crois, peu de sable, et crie à peine sous les dents. Une supposition relative à la rivière d'Achates se vérifiera demain. Les vallées ont une belle forme, et, quoiqu'elles soient assez inclinées, les averses n'y laissent aucunes traces visibles : seulement de petits ruisseaux courent, à peine aperçus, car tout s'écoule directement à la mer. On voit peu de trèfle rouge. Le petit palmier disparaît aussi, tout comme les fleurs et les buissons du sud-est. On ne permet aux chardons d'envahir que les chemins; tout le reste appartient à Cérès. D'ailleurs le pays a beaucoup de rapport avec les contrées montueuses et fertiles de l'Allemagne, par exemple avec celles qui s'étendent entre Erfourt et Gotha, surtout si l'on regarde du côté des Gleichen¹. Il fallait bien des circonstances réunies pour faire de la Sicile un des pays les plus fertiles du monde.

On voit peu de chevaux dans tout le trajet. On laboure avec les bœufs. Il y a une défense de tuer les vaches et les veaux. Nous avons rencontré beaucoup de chèvres, d'ânes et de mulets. Les chevaux sont la plupart gris pommelé avec la crinière et les pieds noirs. On trouve des écuries superbes, avec des compartiments en maçonnerie. Les terres sont fumées par les fèves et les lentilles. Les autres productions des champs croissent

1. Châteaux de Thuringe.